

Merleau-Ponty fut-il un philosophe ?

Ce texte a été écrit au moment de la mort de Maurice Merleau-Ponty.

Texte publié dans La Revue Socialiste, n°146, octobre 1961, pages 272-275.

La philosophie d'après-guerre en France fut dominée par deux influences principales en apparence opposées et pour la plupart irrésistibles ; la phénoménologie et le marxisme. Merleau-Ponty n'a d'abord résisté ni à l'une ni à l'autre. Bien plus, il a été l'un de ceux qui ont contribué avec le plus d'autorité à faire connaître la méthode de Husserl en-deçà du Rhin. Cette entreprise pourra se juger, comme toutes les autres, quand elle aura été délivrée de la mode. Pour le présent, en rendant possible de trop faciles imitations, elle tend à provoquer une nouvelle dégradation de la philosophie en rhétorique. De même, au temps de sa collaboration avec Sartre, Merleau-Ponty mit si bien son talent au service d'une sorte d'engouement politique qu'il parut un moment représenter l'intelligence elle-même découvrant passionnément les problèmes de notre époque, mais ce fut, là encore, pour donner en partie sa caution à une mystification dont beaucoup d'esprits depuis lors ont péri. On a dit de sa pensée qu'elle était une philosophie de l'ambiguïté. Mais toute œuvre est ambiguë et l'importance d'un écrivain a toujours un double sens ; son talent fortifiant également le faux et le vrai, il est, dans cette mesure, un peu responsable de l'histoire. Il est fréquent que l'éloge décerné au talent signifie qu'on sépare la forme du fond ou qu'on admire sans prendre d'engagement. Dans ces conditions on doit dire que Merleau-Ponty fut un écrivain de talent.

Je ne dirai rien de la phénoménologie sinon qu'elle apparut à plusieurs comme une manière de penser non plus selon la vérité objective, mais selon l'expérience immédiate. Merleau-Ponty a reconnu finalement sa dette envers Bergson. D'ailleurs sa *Phénoménologie de la perception* répond, pour une large part, à la même intention que *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* : elle se donne comme un renouvellement du regard, comme un retour à l'expérience vécue en deçà des constructions abstraites du savoir, c'est-à-dire à la première perception du monde. Il y a même dans *La Structure du comportement* les éléments d'une philosophie de la vie. On sait que la pensée allemande a été dominée par quelques thèmes qui nous sont aujourd'hui familiers : ceux du conflit et de la synthèse, de la totalité et de la structure, du tragique et de la purification. Hegel, Marx, Husserl et quelques autres ont illustré à loisir ces idées dont la puissance magique n'a pas fini de nous séduire. Or Merleau-Ponty a eu notamment le mérite d'établir la parenté profonde qui lie la célèbre théorie de la forme et la phénoménologie. En nous faisant connaître l'œuvre de Goldstein avant qu'elle ne soit traduite en français, il n'a pas seulement divulgué un secret, il a aussi introduit dans la sphère de la pensée claire des intuitions encore diffuses. Et, ce

faisant, il a retrouvé, involontairement peut-être, la tradition de son pays qui est d'analyse et de séparation. Quand par exemple il distingue, comme des règnes superposés les uns aux autres, l'univers physico-mathématique, le monde du vivant et le monde humain, il répète avec Comte que, si l'inférieur porte le supérieur, il ne l'explique pas et que la raison du complexe n'est jamais dans le simple. Quand il montre que les propriétés du vivant sont irréductibles à celles de l'objet, il paraît s'éloigner de Descartes, mais quand il décrit le corps propre, c'est pour conclure avec Descartes que l'union de l'âme et du corps est un mystère impénétrable.

La *phénoménologie de la perception* est généralement regardée comme son œuvre maîtresse. Et certes elle vaut par la richesse des descriptions et par le style. Tout, notre savoir — c'est l'idée qui commande le livre — est enraciné dans la perception qui elle-même est une donnée irréductible. Qu'elle ait pour objet des formes, des couleurs, du mouvement, notre perception comporte une structure que notre entendement ne peut pas reconstruire, parce qu'elle appartient à l'être immédiat de la conscience. En effet, comme déjà chez Bergson, le sujet d'où l'on part n'est pas celui de la connaissance ; il n'est pas la conscience intellectuelle et réfléchie qui se livre aux constructions abstraites de la science, c'est au contraire une conscience encore solidaire des vicissitudes premières de l'existence, une conscience incarnée et vivante, liée inéluctablement à un monde dont pourtant elle se distingue ; bref, une conscience irréfléchie et qui pourtant nourrit des significations sans lesquelles il n'y aurait ni monde ni moi. Il faut donc voir dans une telle phénoménologie non pas une métaphysique, c'est-à-dire une explication de la réalité, mais une simple méthode pour surprendre une expérience qui se dérobe à la réflexion savante, et, pour tout dire, un procédé de description pure. On ne s'étonnera donc pas si elle paraît parfois se confiner dans un positivisme décevant. Car à décrire les phénomènes, c'est-à-dire les apparences, y compris l'apparence du réel, on ne réussit guère qu'à faire le roman de la conscience, ou plutôt, puisqu'il n'y a pas de vie intérieure mais seulement un monde à décrire, on se contente de fournir à l'esprit réfléchi, donc prévenu, la révélation gratuite d'horizons familiers au premier regard. C'est d'ailleurs pourquoi la phénoménologie n'est, dans bien des cas, qu'un procédé littéraire. À la question de savoir si elle pouvait être autre chose, Merleau-Ponty n'a pas eu le temps de répondre. S'en serait-il tenu à cet humanisme un peu nébuleux qui croit avoir résolu les problèmes quand il les a rapportés à « l'être au monde », mais qui ne cherche nullement à situer l'homme lui-même, puisque pour lui toutes les situations sont de l'homme ? Certes Merleau-Ponty était loin de mépriser, comme font tant de ses admirateurs, les philosophes classiques. Il sut même adresser au grand rationalisme, celui du XVII^e siècle, un hommage rarement égalé¹. S'il est vrai, comme il l'écrit, que « nous reprenons plus radicalement la tâche dont ce siècle intrépide avait cru s'acquitter pour toujours », c'est pour retrouver le sens philosophique dont le rationalisme de 1900, cette « théologie sécularisée », avait cru, lui, guérir l'humanité. L'athéisme de Merleau-Ponty prétend que le monde est inexplicable et que, par suite, la science doit être comprise « dans son ordre, à sa place dans le tout du monde humain ». Contre le scientisme toujours re

¹ *Signes*, Gallimard, 1960, p. 185.

naissant, il reprend donc à son compte l'exigence métaphysique qui inspira les grandes philosophies classiques, mais la solution humaniste à laquelle il s'arrête ne revient-elle pas, en définitive, à récuser la philosophie ?

Merleau-Ponty n'a jamais cessé d'être à la recherche de lui-même. Qu'il ne se soit pas trouvé ou que sa propre route ait pu paraître indécise, la cause en est peut-être dans le souci qu'il partagea avec tant d'hommes de sa génération d'épouser son temps et d'adopter jusqu'à ses préjugés. Être un journaliste ou un philosophe, il faut choisir. Il n'est pas de philosophie sans quelque refus de l'actualité et la certitude de n'être pas tout entier plongé dans l'histoire. Or la guerre a affolé l'intelligence. Parce qu'elle mettait en lumière une transformation du monde qu'on n'avait pas su prévoir, la crainte pathologique d'être de nouveau dépassé par l'événement domina dès lors le jugement des meilleurs ou, si l'on veut, des mieux doués. Cette angoisse devant l'histoire détermina l'adhésion au marxisme d'esprits qui n'y étaient préparés ni par leur formation ni par leur vocation. Il ne s'agissait pas toujours d'une adhésion sans réserve, mais il était entendu qu'aucun problème ne pouvait se poser, qu'aucun jugement ne valait sinon par rapport au marxisme. Être en marge signifiait pour beaucoup être en retard, et peut-être ne faut-il pas chercher plus loin, si on se limite aux penseurs, la *grand'peur* du XXe siècle. On peut ajouter que les doctrinaires avaient été frustrés si douloureusement qu'il leur fallait entretenir à tout prix leur excitation. La plupart des revendications de la gauche avaient été satisfaites, mais cette révolution s'était accomplie dans un style trop prosaïque, sans que pût s'épancher le romantisme révolutionnaire du premier demi-siècle. C'est pourquoi les révolutionnaires attardés se rencontrent surtout chez les « intellectuels ». Ils poursuivent désespérément la chimère d'une révolution qui comble leur cœur et ils s'efforcent vainement d'entretenir cette passion, cette atmosphère (ce que les Allemands appellent *Stimmung*) dans un monde qui désormais n'en voit plus l'objet.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'œuvre de Merleau-Ponty et l'évolution de sa pensée. Il voulut d'abord sauver l'humanisme sans tarir les sources de la terreur, puisqu'il ne se distinguait du stalinisme qu'en lui disputant sur son propre terrain le sens de l'histoire. Même dans *Les Aventures de la dialectique* il conserva, pour critiquer les communistes et leurs alliés, les principes même que ceux-ci ne laissaient pas d'afficher. Mais peu à peu il prit ses distances et, par là-même, il approfondit sa méditation de l'histoire contemporaine². Sans être parvenue à concevoir une philosophie politique, sa réflexion s'orientait vers une pensée assez indépendante, et, somme toute, délivrée de l'actualité pure. En ce siècle voué à Hegel, il lui était difficile de reconnaître l'impuissance de la raison à justifier l'histoire, mais il ne dédaignait pas les exercices de l'entendement au point de ne pas veiller en fait à l'indépendance de son jugement. Évoquant Socrate, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, il rappelait que le philosophe n'avait pas de place assignée dans la cité ; que, s'il ne devait pas se confondre avec le pouvoir, il ne pouvait pas davantage se figer dans une opposition proprement politique. Car le pouvoir changeant de camp, tous les tyrans, à la fin du compte, doivent sortir de l'opposition. Il faut donc que le philosophe, pour

² Ouvrage cité

rester libre, garde le sens de l'ironie. « Les sots ont ceci de commun avec les éponges, dit Valéry, c'est qu'ils adhèrent » : le philosophe est précisément celui qui a juré de n'adhérer jamais, parce qu'il sait que « la liberté, l'invention sont minoritaires, sont opposition »³. L'honneur de Merleau-Ponty est sans doute d'avoir préservé en lui et pour nous cette liberté sans laquelle toutes nos pensées sont les matériaux du destin.

Jacques Muglioni
octobre 1961



Notions retenues pour ce texte :
humanisme, marxisme, métaphysique,
phénoménologie

³ p. 45